

LE DEVOILEMENT ADOGMATIQUE



MICHEL MAFFESOLI

Les racines profondes de tout vivre-ensemble sont essentiellement religieuses. C'est le partage des mystères sacrés qui conforta, sur la longue durée, l'homme comme « animal politique » et assura la perdurance du lien social. Les formes prises par ce dernier sont, certes, variables ; la dimension transcendante, elle, est constante. C'est ce qui a pu faire dire à un auteur à l'esprit aussi aigu que Karl Marx que la « politique était la forme profane de la religion ». Ce que, en bon connaisseur de la chose publique, Carl Schmitt ne manque pas de reconnaître lorsqu'il déclare, à sa manière, que toutes les catégories analytiques sont d'origine théologiques.

Bien entendu, la transcendance et la théologie en question sont, dans l'optique de ces auteurs, judéo-chrétiennes. Seule tradition religieuse qui mérita attention puisqu'elle servit de fondement à la constitution de la civilisation occidentale et à son hégémonie. Tant qu'il était acquis que les balbutiements culturels, ou les brides mythologiques qui prirent naissance dans un monde « oriental » aux contours, il faut bien le dire, tout à fait indéterminés, tout cela ne prit sens, progressivement, que dans le monde occidental.

Ce dernier avait l'apanage de l'avenir, assuré qu'il était d'être le champion du Progrès et le moteur primordial de cette « roue de l'Histoire » dont le développement linéaire allait assurer le bonheur de l'Humanité. Bel optimisme s'il en est dont on voit l'acmé à la fin du XIXe siècle. Avec ces deux dates emblématiques : le début de l'ère Meiji en 1868 au Japon, quand l'*île absolue* s'ouvrit aux influences occidentales, et 1889 lorsque le Brésil inscrit, sur son drapeau, l'injonction d'A. Comte : « Ordre et Progrès » ! Le spectre est fort large de cette hégémonie. Le monde connu est contaminé par les valeurs concoctées dans un tout petit canton de l'univers ; cette Europe qui, dans la foulée de la Philosophie des Lumières, édicta ce que devaient être les « Droits de l'Homme et du Citoyen ».

Une telle « occidentalisation » du monde fut, de divers points de vue, analysée abondamment. Inutile de revenir là-dessus. Sinon pour rappeler que cette domination fut la cause et l'effet d'une certaine conception de La Vérité. Et il n'est pas exagéré de rappeler que c'est une certaine conception d'un sacré diffus dans un monothéisme intransigeant qui permet de comprendre, tout au long des siècles, le développement de la science et de la technique modernes. Car, ainsi que le remarquait Saint-Augustin : « la raison humaine conduit à l'Unité ». Du Dieu Un, de la tradition sémitique, à une vérité Unique le pas est vite franchi qui va assurer à la civilisation occidentale la performativité que l'on sait.

Mais d'un apogée à une décadence le chemin est non moins rapide. Et le « déclin de l'Occident » est peut-être un problème de géopolitique (ce n'est point de ma compétence), c'est, à coup sûr, une autre manière d'aborder l'ordre des choses. Une autre forme de la connaissance du lien social qui s'esquisse sous nos yeux. A l'occidentalisation que l'on a vue, succéderait une « orientalisation du monde » qu'il faut comprendre en son sens métaphorique. Celui que l'anthropologue Gilbert Durand nommait des « orientes mythiques ». Renvoyant au retour ou à la reviviscence des manières d'être et de penser que le rouleau compresseur de l'occident (ou de son bâtard qu'est l'extrême-occident « étasunien ») avait, avec efficacité et savoir-faire, réussi soit à considérer comme rétrogrades ou obscurantistes, soit à éradiquer totalement.

Mais revenons à la généalogie religieuse dont il a été question. Il est, encore en ce XIXe siècle finissant, une date symbolique. Date permettant de comprendre l'étroite relation existant entre le zénith et le nadir des choses. La descente verticale d'une Vérité quelque peu paranoïaque peut s'observer, lors du Concile de Vatican I, en 1870, dans la déclaration du dogme de « l'Infaillibilité pontificale ». Splendide assurance de ce mixte du savoir et du pouvoir faisant que le Pape parlant, ex cathedra, en matière de foi ne pouvait se tromper !

Les états temporels de la papauté perdaient en capilotade, la religion catholique commençait cette lente, mais constante décade aboutissant à la mise en question de ses certitudes les plus assurées, à la fragilisation de ses règles de vie, et diverses injonctions morales. Toutes choses ayant assuré le triomphe d'une chrétienté monolithique protégée par les frontières des états-nations européens et diffusant, de la manière que l'on sait : colonialisme marchand, religieux, guerrier, ses valeurs au monde entier.

Il est donc instructif d'observer que c'est alors que commence un relativisme généralisé, dans les modes de vie et idéologies, que s'affirme, d'une manière péremptoire l'infailibilité du magistère. Une forme d'incantation en quelque sorte ! Lorsqu'on n'est plus convaincu de la validité de quelque chose, il faut en « chanter » les mérites pour se rassurer. Mais il s'agit là d'un combat d'arrière-garde car, dans le va-et-vient des histoires humaines, au déclin d'une forme usée répond la genèse d'une valeur (re)naissante. En la matière cette « orientalisation » revient à se *réorienter* à nouveau quand on a perdu la signification originelle du vivre-ensemble.

Qu'est-ce à dire sinon d'admettre que les formes de la vérité sont, on ne peut plus, variables. La Vérité n'est pas une, mais multiple ; elle varie en fonction du moment où l'on se situe. D'une manière un peu sophistiquée, mais, si on fait référence à son étymologie, fort juste, on a pu nommer cela : « modalités alétheologiques ». Ce qui est, à mon sens, le propre même du « relativisme », tel que G. Simmel l'a défini : la relativisation d'une Vérité unique, et donc la mise en relation de ces vérités singulières. Ce qui est une efficace déconstruction du « substantialisme » (la stabilité des choses) constituant le fondement de notre habituelle manière de penser.

Les vérités sont approximatives et ce *stricto sensu* : elles se contentent d'approcher et non de subvertir en totalité. Du coup elles sont momentanées. C'est-à-dire d'une époque donnée. Ne l'oublions pas, « l'époque » signifie parenthèse. Celle-ci s'ouvre, mais également, peut se fermer. Les vérités époquales vont donc suivre les diverses transmutations du lien social. Elles vont dévoiler ce qui est. Et ce qui est, est premier : « primum vivere, deinde... » Ainsi la vérité moderne va « dévoiler » le *social* rationnel. La vérité postmoderne va s'employer à « dévoiler » une *socialité* émotionnelle. Et l'on pourrait trouver des polarités de la même eau : rationalisme-sensualisme, réduction-amplification, un-multiple, etc.

C'est ainsi que l'on peut parler, sans qu'il y ait une abdication de l'esprit, d'un relativisme anthropologique, celui du « polythéisme des valeurs » consistant, suivant telle ou telle époque particulière, pour une société donnée, à se « faire les dieux » qui conviennent le mieux.

Quand Bergson, auquel nous devons cette belle métaphore, caractérisait la société comme étant une « machine à faire des dieux », c'était le travail de l'imaginaire sociétal qu'il avait à l'esprit. C'est-à-dire la force de l'immatériel, l'efficace propre des idées. Toutes choses assurant, en profondeur, la cohésion sociale. En son sens strict, le consensus, « *cum sensualis* » : le partage des sentiments. Le corrélat de cela, c'est l'étroite relation existant entre le lien social et la manière de le dire. Michel Foucault a, ainsi, parlé d'épistémê pour rappeler le rapport dialogique propre aux représentations et à l'organisation sociale qu'elles suscitent. Les « modalités alétheologiques » désignent la même chose : les vérités sont tributaires des époques données.

C'est un tel relativisme que le dogme de « l'infaillibilité pontificale » entend dénier. N'ayant aucune compétence en théologie dogmatique, il ne m'appartient pas d'en juger. J'entends, simplement, l'utiliser comme métaphore afin d'illustrer la tendance inquisitoriale qui, toujours, tarade ceux qui se considèrent comme étant les protagonistes de la Vérité. Ceux qui sont possédés par ce qu'avec justesse le philosophe Georges Palante nommait « l'esprit prêtre » propre à ceux qui, dépositaires d'un savoir sacré, veillent à en préserver l'intégrité doctrinale, quitte, si besoin est, à stigmatiser, à invalider ce ou ceux qui mettraient en question la validité intangible de la Vérité révélée !

Donc, on l'a bien compris, l'Infaillibilité du Pape, parlant *ex cathedra*, advient en un moment où, justement, commence la lente décadence du magistère. Comme tous ces combats d'arrière-garde, c'est la « réaction » qui tend à prévaloir. C'est-à-dire

la rigidification de ce qui était souple, labile, dynamique à l'image de la vie même. Les histoires des religions parlent à cet égard, de la « romanisation » de l'Église Catholique. Celle-ci, tout au long des siècles, était restée plurielle, ouverte aux spécificités et particularismes des églises locales. Le « gallicanisme » en France en était l'expression la plus évidente. En ce sens la « catholicité » de cette Église pourrait être caractérisée par une sorte de « pluri-univers » : une cohérence à partir de la diversité. Pour le dire en des termes propres à la philosophie médiévale : une « unicité » ne se réduisant pas à « l'unité ». Là résidait son ouverture et, donc, son dynamisme.

La « romanisation » va annihiler tout cela. En témoigne l'uniformisation vestimentaire, le fameux « col romain » des ecclésiastiques. Le comput liturgique lui-même est homogénéisé évacuant les saints locaux fleurant par trop les rémanences païennes. La célébration de la messe, enfin, était identique en tous les coins du globe, ne laissant subsister que d'anodines différences, telles celles du rite « ambrogien » à Milan, ou celles propres à ce « Primat des Gaules » qu'est le siège de Lyon. Belle illustration s'il en est, dans le domaine ecclésiastique, du fameux « *reductio ad unum* » par lequel Auguste Comte caractérisait la société du XIX^e siècle et la sociologie qui avait pour mission de l'analyser.

C'est donc en fonction de cette pulsion unificatrice que va se constituer la Science. Ainsi, tout comme l'Empire Ecclésiastique s'était construit sur le modèle organisationnel de l'Empire Romain, l'Empire de la Science est enté sur une conception univoque de la Vérité, intangible en son essence même. Que l'on en soit conscient ou pas n'enlève rien à l'affaire, les injonctions pour conduire l'esprit (« *Regulae mentis* ») au XVII^e siècle, puis, progressivement, ce qui va conduire à l'« Introduction à l'étude de la médecine expérimentale » (1865) de Claude Bernard, modèle des « Règles de la méthode sociologique » de Emile Durkheim (1865), tout s'inscrit dans la logique du dogme ecclésiastique.

M. Heidegger, formé, lors de ses études secondaires puis au début de ses études universitaires, par la philosophie thomiste a souvent relevé la parenté existant entre la sensibilité dogmatique et la recherche de la Vérité comme certitude. Ses premiers écrits, tel celui sur Dun Scot, témoigne d'une connaissance approfondie d'une homologie. Il s'agit d'une récurrente dans toute son œuvre que l'on peut résumer dans ce qu'il nomme « l'empire curial romain ». Je ne l'indique ici que d'une manière allusive, et il faudra y revenir ultérieurement, mais il est certain que toute l'indéniable performativité du modèle scientifique moderne, son intolérance aussi, s'inscrivent dans cette propension impériale, peut-être même impérialiste.

Ainsi, ce qui n'était qu'une modalité est devenu la modalité unique. On trouve, tout au long de l'œuvre de notre penseur, une constante « ruminantion » de ce problème : comment la vérité comme dévoilement de ce qui est est devenue la « rectitude » correspondant à ce que l'esprit veut. Celle-là reconnaît que les choses sont premières, qu'elles sont fascinantes et toujours antérieures à l'action de l'homme. Il s'agit, si je le dis d'une manière imagée, d'un *donné précambrien*. Par contre, la « rectitude » est cause et effet d'une domination du monde aboutissant, inéluctablement, à sa « dévastation ».

En d'autres pages, Heidegger parlera du glissement de la vérité-dévoilement vers la « certitude ». Soulignant, par là, le triomphe de la connaissance mathématique reposant sur le « certus » et négligeant la « rigueur » propre à la connaissance des sciences de l'esprit. Ce qu'il est intéressant de noter, c'est que la « rectitude » ou la « certitude » renvoient, d'une part, à un concept moral, voire moraliste, de la vérité, et, d'autre part, privilégient l'action du sujet pensant. Morale et subjectivisme étant d'ailleurs, les deux aspects d'une même réalité.

C'est d'ailleurs ce en quoi cette conception moderne de la vérité comme certitude / rectitude s'inscrit bien dans l'*économie du salut* propre à la tradition sémitique, qui repose sur un Dieu Un, créateur du monde, et donnant à un Individu Un, « imago dei », fait à son image, le pouvoir d'agir, de cultiver le jardin d'Eden, c'est-à-dire de continuer la création qu'Il a initié. Pour le dire en termes un peu plus soutenus, la Vérité substantielle, une et assurée d'elle-même, correspond à un Individu ayant une identité et qui est assuré, dans l'au-delà, de sa survie. Il s'agit là du cœur battant du « substantialisme » propre à la tradition chrétienne qui va conditionner celui qui s'est poursuivi tout au long de la modernité et qui a été la marque de fabrique de l'Occident en son entier.

Accessoirement, mais un accessoire lourd de conséquences, parfois sanglantes, c'est sur le fondement de la Vérité comme *certitude*, de la Religion révélée, du Dogme qui en rend compte, de la vraie organisation ecclésiale, puis de la Science avec ses règles, ses méthodes et ses lois, c'est donc sur cette certitude que l'Inquisition, en sa forme médiévale, trouve sa légitimité, tout comme les autres formes d'inquisition contemporaines qui en découlent logiquement. La généalogie religieuse a son utilité en ce qu'elle démasque ce qui se présente comme étant expression de la pure Raison, et qui n'est qu'un avatar de la pulsion de *croissance* qui, de tout temps, turlupine l'animal humain.

Généalogie religieuse instructive, également, en ce que la pompe pontificale célébrant l'Infaillibilité met en scène, d'une manière théâtrale, ce qui est ressenti ou pressenti comme étant un pur simulacre. Bouquet final d'un feu d'artifice par lequel s'annonce la fin de la festivité. En la matière la saturation d'un savoir absolu, sûr de lui et dominateur. Savoir fondé sur la Raison souveraine, elle-même forme profane d'un Dieu Un.

Comme signes avant-coureurs de la *relativisation* de la sensibilité dogmatique, on peut voir, dès la fin du XIX^e siècle se multiplier les pensées du soupçon : Freud, Jung, Nietzsche montrant qu'il importait de compléter la simple raison par les sens, les instincts, les sentiments et autres manifestations de cette capacité de fantasmer constituant l'entièreté de l'humaine-nature. Ce que souligne un tel *relativisme*, c'est qu'à la « perfection » religieuse, puis rationaliste, succède, la « complétude » d'un humanisme global sachant intégrer, au mieux, tous les possibles constitutifs de la nature humaine.

Très rapidement, ces théories mettant en question la prévalence d'un Dieu Un, puis d'une Raison Unique, ne manquent pas d'influencer la vie culturelle, politique ou sociale d'une Europe voyant émerger les rêves bolchévique en Russie, nazi en Allemagne ou fasciste dans les pays latins. Rêves vite devenus cauchemars, mais qui témoignaient d'une autre manière de penser et d'organiser le vivre-ensemble. Autre manière ne devant plus grand-chose au « Contrat social » rationnel ayant présidé à la naissance de la modernité.

Et, ainsi que l'analyse, avec précision, un fin connaisseur des « années 30 », J-P Maxence, c'est toute la littérature qui est, dès cette époque, marquée par l'angoisse de connaître, sous une autre forme que celle ayant prévalu jusqu'alors, ou qui recherche, des « itinéraires de fuite » alternatifs aux sécurisations dogmatiques élaborées à partir du XVII^e siècle cartésien.

C'est sur une telle toile de fond qu'il faut comprendre l'œuvre de Keyserling ou celle de Spengler prédisant le « Déclin de l'Occident », sans oublier le russe Nicolas Berdiaeff annonçant un « Nouveau Moyen Âge ». Et cela non pas d'une manière péjorative, comme simple régression, mais bien comme retour à quelque chose de plus originel, de plus fondamental, de plus authentique. Ce qui n'est pas sans annoncer le «

holisme » postmoderne : cette conception globale d'un monde pluriel où une économie quelque peu étriquée tend à laisser la place à une « écosophie » autrement plus riche en ce qu'elle intègre tous les paramètres humains. Ce dont seule une *raison sensible* peut rendre compte.

Une telle « raison sensible » combat, avec sérénité et désinvolture, la conception de la Vérité comme certitude / rectitude (prévalant dans le savoir établi et les diverses institutions de l'académisme intellectuel) où seul importe ce qui est quantifiable. Il faut préciser que la pensée holiste (écosophie) ne décrit pas le monde « à l'envers » qui serait l'apanage de quelques songe-creux hamlétiens, mais bien au contraire « l'endroit » du monde. Ce qui est juste, c'est-à-dire le *lieu* de l'être-ensemble ; sa biosphère. C'est tout cela que signifie, en son sens fort, la « raison sensible » : savoir mettre en œuvre de la passion pour penser le « pathos » de l'être-là.

On ne peut comprendre la centralité souterraine de la vie quotidienne qu'en ayant tout cela à l'esprit. Le terme « pathos » cristallisant tous ces affects : passions, émotions, humeurs dont, pour le meilleur et pour le pire, on peut voir le retour effréné dans la vie publique. Les sympathies, antipathies et divers expressions du « feeling » contaminent des domaines qui en étaient, jusqu'alors, totalement indemnes. La politique, les relations internationales, les conflits sociaux, les diatribes médiatiques, sans oublier les débats intellectuels, sont tributaires des humeurs de tous les protagonistes concernés. Or les « humeurs », individuelles ou collectives, ont une forte charge instinctuelle, nous rappelant à plus d'humilité, celle propre à notre animalité.

Jusqu'il y a peu, à part dans le strict domaine de la psychologie, le terme « empathie » était assez peu utilisé dans le débat public. Il l'est de plus en plus. Ce qui est un indice sémantique de premier ordre. Très précisément l'irruption du non-

rationnel dans la sphère publique. Le « mur de la vie privée », où il avait sa légitimité, est devenu friable. On en conviendra : il est bien délicat de quantifier les phénomènes que l'empathie, justement, entend appréhender. Faut-il le rappeler, c'est essentiellement une approche intuitive. C'est-à-dire une vision de l'intérieur ; une vision globale et multilatérale. Ce que l'on a appelé la mise en perspective holiste ou écosophique.

C'est bien une telle empathie que le rationalisme du XIX^e siècle s'est employé, après l'avoir condamnée, à évacuer. Le grand fantasme de « l'Infaillibilité » scientifique a un nom, c'est la « taxinomie ». Cette obsession du quantitatif croyant qu'il est possible d'appréhender le vivant au moyen d'un classement systématique ou plutôt d'un classement chiffré. En jouant sur les mots, j'ai, en son temps, montré que la taxinomie était devenue rapidement une « taxidermie ». Les objets sociaux étant, dès lors, empaillés et n'ayant plus que l'apparence de la vie !

C'est en ce sens que de la « Connaissance ordinaire » (1989) à la « Raison sensible » (1996), j'ai montré en quoi une pensée de la vie devait outrepasser la réduction rationaliste qui avait fait les beaux jours des sciences sociales en leur moment naissant. La Crèche étant ouverte, il faut avancer plus avant. Et ce non pas pour le simple plaisir du combat intellectuel, mais bien parce qu'il s'agit d'un enjeu sociétal d'envergure : comprendre au mieux l'irruption de l'émotionnel dans tous les domaines du vivre-ensemble.

Qu'on l'appelle de quelque nom que l'on voudra, une mutation de fond est en cours qui tourneboule les modes de vie et l'organisation économique, politique et sociale en son ensemble. Comme c'est, toujours, le cas en ces moments, il faut trouver les mots pertinents qui soient à même de repérer, puis de savoir dire ce changement de paradigme. Ce n'est jamais chose aisée, tant il est vrai que la certitude / rectitude

tend, par besoin de sécurité, à l'emporter sur la lucidité. On le sait, ce qui fut une épistémè fondatrice devient, inéluctablement, doxa. L'idée-force s'inversant en routine philosophique.

Cette propension à être des esprits asservis est une constante anthropologique. En tout cas chez ceux dont la vocation première est de penser librement hors des sentiers battus, et qui, pourtant, ont tendance à retomber dans ce que Durkheim nommait le « conformisme logique ». C'est bien le retour à une vision empathique, celle de l'intuition des choses, celle de leur correspondance primordiale qui est à l'œuvre dans la « *vita contemplativa* » propre à la démarche compréhensive. En effet, les sciences de la nature ont leur logique, la connaissance devant rendre compte des aléas de la vie, individuelle ou collective, à la sienne. Peut-être est-ce parce qu'il y a eu une « confusion des sentiments », c'est-à-dire parce que l'on a appliqué, sans précaution le modèle des sciences expérimentales à l'analyse de la vie sociale, que l'on se trouve dans une certaine impasse épistémologique et sommes incapables d'analyser, avec rigueur, les nouveaux modes de vie émergeant sous nos yeux.

Avec pertinence, Joseph de Maistre notait que « ...excepté les sciences exactes, ne sommes-nous pas réduits à conjecturer ? ». Remarque judicieuse, prospective et surtout pleine de bon sens. Remarque nous ramenant à plus d'humilité. Car si les sciences exactes reposent sur « l'exacte rectitude », ce qui concerne la vie des sociétés nous oblige à valoriser, simplement, ce qui est plausible. Ce qui incite à mettre en œuvre une démarche rigoureuse où l'analogie le dispute à la métaphore. Le tout permettant d'être des « regardeurs ».

Voir sans avoir des *a priori* théoriques bloquant la vraie compréhension des choses. Car la pire des servitudes est bien celle d'une « opinion » (doxa) se parant des privilèges de la scientificité. Et il n'y a pas pire inquisition, je l'ai indiqué, que ceux-là

mêmes s'auto-attribuant le pouvoir de juger exercent sans mesure ; pouvoir exercé sans cette « discretio », ce discernement qui, de longue mémoire, fut considéré comme la pierre de touche de l'acte de connaître avec quelque lucidité. Laquelle consiste, on ne le redira jamais assez, à prendre les choses telles qu'elles sont et non pour ce que l'on aimerait qu'elles soient.

C'est une telle *purge* théorique qui favorise le glissement de l'attitude « critique », habituelle à l'intelligentsia moderne, à l'analyse radicale qui est bien plus en congruence avec l'esprit du temps. Le questionnement radical, en effet, permet de voir en quoi les civilisations purement matérielles sont infécondes. Il en est de même pour les épistémologies étroitement rationalistes pour lesquelles le quantitatif joue le rôle d'un « deus ex machina », venant à point nommé afin de masquer les apories d'une profonde, et peut-être existentielle, incertitude. Il n'est, en effet, pas nécessaire d'être un psychologue avisé pour voir dans l'intolérance propre aux affidés de « l'exacte rectitude » une compensation à un mal être personnel.

Prendre les choses pour ce qu'elles sont sans vouloir les plier à la prétention du sujet pensant c'est, au-delà de la recherche paranoïaque, ou puérile, du « pourquoi », s'en tenir à la sagesse du « comment ». C'est, comme le dit avec élégance Alain, avoir « eu la grâce de n'être pas intéressé aux questions insolubles ». Riche d'enseignement, ce *comment* en ce qu'il permet de comprendre les caractéristiques essentielles, les « archaïsmes » (éléments premiers et fondamentaux) constitutifs de la chose humaine et sociale.

C'est un lieu commun, en la matière fort instructif, de la sociologie allemande que d'avoir proposé une utile distinction entre *comprendre* (« verstehen ») et *expliquer* (« erklären »). Autant ce dernier consiste à « mettre à plat », en son sens étymologique « enlever les plis » (« ex-plicare »), autant la compréhension tend à s'accorder à la

touffeur spécifique de la vie quotidienne.

En effet, comprendre, au-delà ou en-deçà d'une simple interprétation morale, c'est surtout entrer en résonance. C'est être tendu à l'écoute de ce qui est. En un mot, c'est envisager le savoir comme saveur : apprécier le monde tel qu'il est, et ceux qui l'habitent pour leurs qualités propres. Comprendre c'est entendre, ou savoir entendre, ce qui n'est pas forcément ainsi pour ceux atteints de surdité théorique.

Ainsi que le note Heidegger : « entendre est inséparable de vibrer » (« Verstehen ist immer gestimmtes »). Il s'agit moins de maîtriser que « d'être sous » (understand). S'accommoder à un « donné bien plus ancien que ce que tout un chacun est ; plus ancien que l'espèce humaine. La chose est l'ancêtre (« anc(ien)  tre ») engendrant ce que l'on est ! C'est cette *humidité* attentive à l'*humus* du monde qui sert de fondement à la démarche herméneutique dont la fécondité pour la compréhension de la chose humaine est avérée.

L'Herméneutique qui, par construction, est affranchie de toute prétention dogmatique. Elle est perpétuelle recherche de l'impensé d'une œuvre, d'une situation, d'un phénomène. Questionnement sur la source de tout cela. « Impens   » qu'il faut comprendre, fort simplement, comme ce qui est en-deçà et au-delà de toute attitude réflexive. D'où la pertinence du terme de « regardeur » par lequel Marcel Duchamp nomme l'artiste. On peut l'utiliser et montrer en quoi, celui qui a pour vocation de regarder la chose humaine et sociale, s'il le fait avec rigueur et discernement, peut aller au plus profond dans l'analyse des racines. Et donc mettre en œuvre une pensée radicale tourneboulant les routines philosophiques et, ce qui revient au même, « l'exacte rectitude » d'un savoir établi sur l'intolérance et le dogme lui servant de justification.

C'est pour cela que la *compréhension* est, structurellement, tolérante. Fondamentalement adogmatique. Essentiellement relativiste. Elle ne peut s'inscrire dans aucune « sociomachie » qui considère que la sociologie est un sport de combat ; ce qui est le propre d'esprits tout à la fois prétentieux et, ce qui est souvent la même chose, faibles.

De ce point de vue, ayons à l'esprit le rapprochement que fait la psychanalyse entre le ton guerrier, l'aspect combatif et la construction conceptuelle. Non pas qu'il ne faille pas, parfois, engager le fer contre les esprits asservis. Le pamphlet a cette fonction et cette, unique, préoccupation. Mais le pamphlet n'est qu'un « à côté » d'une œuvre. Il n'en constitue pas l'élément essentiel.

Toute autre est la démarche théorique qui fait fond sur la *défense et l'illustration* d'une position dogmatique prétendant exposer ce qu'est *l'Ultima ratio* du monde et de la manière de l'appréhender. En ce sens la rigide construction d'un système intangible n'est qu'une forme de résistance à l'angoisse de la mort. Et, en ne l'indiquant que d'une manière allusive, on peut souligner en quoi l'agressivité qui tend à prévaloir dans le milieu universitaire, pour le moins chez ceux se présentant comme les tenants des « sciences » humaines et sociales, est à mettre en relation directe avec l'incapacité d'accepter le tragique de l'existence.

La pensée dogmatique, en effet, tend à considérer que tout a une solution, que chaque problème a sa résolution. Elle est dramatique. Mais les faits sont têtus, et rappellent que la mort est là, inéluctable. Et c'est pour la dénier que s'élaborent les constructions conceptuelles les plus rigides et, donc, les plus intolérantes.

L'*adogmatisme* de la démarche herméneutique n'entend rien « construire ». C'est une interprétation se voulant, uniquement, une description. Une présentation

des choses. Son exigence, car exigence intellectuelle il y a, consiste à repérer le sens symbolique. Quel est le secret se cachant sous la lettre ? Il s'agit aussi, dans un second temps, de souligner la charge allégorique de ce qui est décrit. C'est-à-dire voir en quoi tout phénomène est une *illustration* des structures fondamentales constituant la chose humaine. Enfin l'interprétation herméneutique fait ressortir comment, en un moment donné le symbolique va *s'actualiser*. L'actuel étant une incarnation de ce qui est *substantiel*.

En bref, l'herméneutique est un questionnement sur une source de sens qui, toujours et à nouveau, se renouvelle dans la vie quotidienne. Un sens qui s'actualise dans l'existence courante. L'adogmatique que cela induit est la résultante d'un lent travail de sape : celui de la mise en question de la foi en un Dieu Un et son avatar qu'est la Raison souveraine. Ce qui renvoie à une compréhension plus large, plus riche de la banalité de *l'homme sans qualité*. Compréhension incitant Nietzsche à considérer que cette source de sens est comme un puits dans lequel : « on ne peut y descendre un seau sans qu'il ne remonte rempli d'or. »

Belle métaphore par laquelle le penseur et le poète s'accordent sur cette idée si simple, d'une grande et profonde banalité : seul ce qui importe et est source de sens, l'homme comme être au monde. L'homme est là !

cf. Karl Marx, La question juive. (1843) et C. Schmitt, Théologie politique (1922), Ed. Gallimard. 1988.

cf. G. Durand, Introduction à la mythologie. Ed Albin Michel 1996.

cf. R. Schürmann. *Le Principe d'anarchie*. Ed. du Seuil, 1982.

M. Foucault, *Les mots et les choses*. Gallimard, 1966, et *L'Archéologie du savoir*.

Gallimard, 1969.

G. Palante, *Combat pour l'individu*. Alcan, 1904.

cf. A. Comte, *Discours sur l'ensemble du positivisme*. GF. Flammarion. 1998.

M. Heidegger, *Traité des catégories et de la signification chez Duns Scot*. Gallimard.

1970

cf. M. Heidegger, *Question IV*. Gallimard, 1976, p. 136-136.

cf. M. Heidegger, *Qu'est-ce que la métaphysique*, p. 43, et *Nietzsche*, tome I, p. 392, 415.

cf. J-P Maxence, *Histoire de Dix ans. Chroniques des années 30*, (1939), rééd. Rocher, Paris, 2005.

cf. mes livres : M. Maffesoli, *La Connaissance ordinaire. Précis de sociologie compréhensive* (1985). Klincksiek. 2007, et *Eloge de la Raison sensible*, (1996), La Table Ronde, 2005.

cf. par exemple pour le structuralisme ce qu'en dit J. C Milner dans *Le Périphe structural, figures et paradigmes*, Paris, Seuil, 2002.

J. de Maistre. *Considérations sur la France*. Londres, Bâle, 1796, p. 124.

Alain. *Histoire de mes Pensées in Les Arts et les Dieux*. Pléiade, Paris, 1958, p. 4.

M. Heidegger, *Être et temps*, (par. 31). Trad. Fr. Gallimard 1986, p. 187. cf. aussi M. Weber, *Essais sur la théorie de la science*, Plon, 1965, et P. Watier, *Introduction à la sociologie compréhensive*, éd. Circé, 2002.

cf. N. Fabre, *L'Inconscient de Descartes*. Bayard, 2003, p. 72.

cf. pour l'herméneutique biblique l'analyse de J. Holzner : *Paul de Tarse*. Ed. Alsatia, 1950, p. 31 sq.

ICONOGRAPHIE : Cliché issu d'une image TV projetée du film « *Singué Sabour. Pierre de patience* » de Aliq Rahimi (Goncourt 2008), 2012. ©MWD